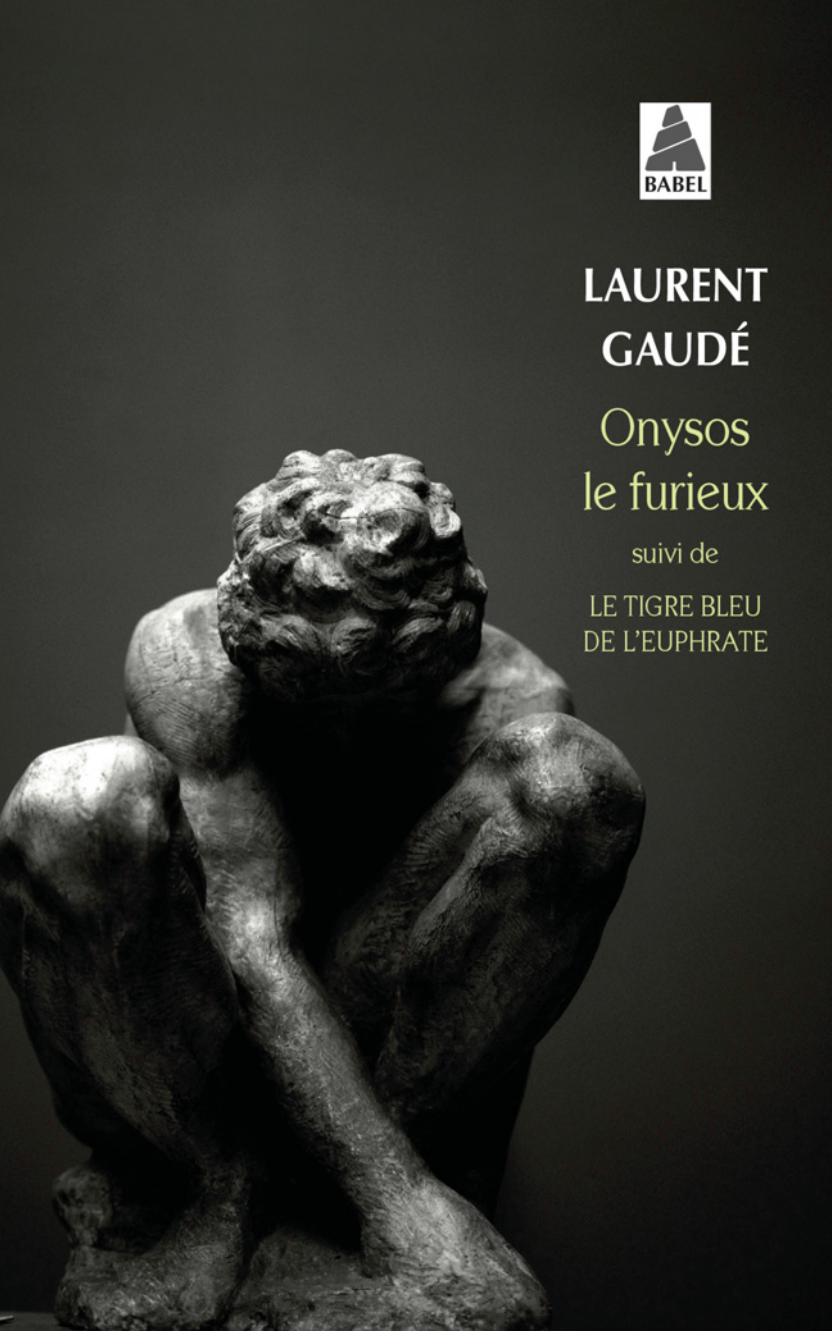


BABEL

LAURENT GAUDÉ

Onysos le furieux

suivi de

LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE

BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

ONYSOS LE FURIEUX
suivi de
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE

Assis sur un quai de métro new-yorkais, un vieillard entame le récit de sa vie : de sa naissance dans les monts Zagros à la prise de Babylone, de sa fuite en Égypte à son arrivée dans la cité d'Ilion, son existence fut une succession de pleurs et de cris de jouissance, d'orgies et d'incendies. Mi-homme, mi-dieu, Onysos se rappelle, le temps d'une nuit, à la mémoire des hommes.

Alexandre va mourir. Après avoir vaincu le grand Darius, après avoir construit des villes et fondé un immense empire, le voici terrassé par la fièvre. Sans peur, il contemple la mort et l'invite à entendre ce que fut son épopée, aiguillonnée par son désir de ne jamais interrompre sa course vers l'inconnu, de rester fidèle à cette soif intérieure que rien ne peut étancher.

Ces deux textes au croisement du récit, du monologue théâtral et du poème signent l'attachement de Laurent Gaudé à l'épopée antique – qu'elle soit mythologique ou historique – en composant deux figures de héros magnifiques confrontés à la fin, à la perte, au temps.

Romancier et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé a reçu en 2004 le prix Goncourt pour son roman Le Soleil des Scorta. *Son œuvre, traduite dans le monde entier, est publiée par Actes Sud.*

Illustration de couverture : © Jasper James / Millennium Images, UK

BABEL

ONYSOS LE FURIEUX

suivi de

LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE

Onysos le furieux
© ACTES SUD, 2000
Le Tigre bleu de l'Euphrate
© ACTES SUD, 2002
ISBN 978-2-330-04703-0

LAURENT GAUDÉ

ONYSOS
LE FURIEUX

SUIVI DE

LE TIGRE BLEU
DE L'EUPHRATE

BABEL

PRÉFACE

Onysos le furieux est, pour moi, un texte inaugural. Je l'ai écrit en 1996, à l'âge de vingt-quatre ans, et j'ai senti qu'avec ce texte, j'entrais vraiment en écriture. Je l'ai écrit en dix jours, d'une traite, avec une énergie à la fois enragée et joyeuse. Pour la première fois de ma vie, je ressentais le plaisir de l'écriture, sa tension, sa fièvre. *Le Tigre bleu de l'Euphrate* appartient aussi à cette jeunesse. Commencé très peu de temps après *Onysos le furieux*, puis laissé de côté quelques années, je ne l'ai repris qu'en 2001, lorsque j'ai commencé à travailler sur ce qui deviendrait *La Mort du roi Tsongor*.

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, je me rends compte à quel point ces deux textes contenaient déjà bon nombre des thèmes que je n'ai pas cessé d'explorer par la suite. C'est comme si avec ces monologues, j'avais dessiné les contours d'un territoire imaginaire et que depuis, je ne faisais que l'arpenter pour en découvrir toute l'étendue.

À certains égards, *Onysos le furieux* et *Le Tigre bleu de l'Euphrate* sont deux textes opposés. Dans

Onysos le furieux, le personnage est immensément vieux et parler le fait rajeunir. Dans *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, il n'a que trente-trois ans, mais il s'épuise à se raconter une dernière fois avant la mort. D'un côté, une renaissance, de l'autre une agonie. D'un côté, une parole adressée à un camarade, de l'autre une parole lancée comme un défi à l'ennemi.

Mais ce sont surtout, pour moi, des textes frères. Parce qu'ils ont un socle commun. Dans les deux cas, le lecteur est face à un personnage chez qui les contraires se mêlent. Dionysos est à la fois le dieu de la violence, du dérèglement, mais il est aussi celui du plaisir et de la compassion. Il est féminin et masculin, dieu et homme. De même, Alexandre le Grand est à la fois jeune et vieux, érudit et violent, séduisant et effrayant. Tout se mêle en eux.

Et puis surtout, j'ai travaillé ces deux textes avec le même regard, la même méthode. Pour approcher la matière historique d'Alexandre le Grand ou celle mythologique de Dionysos, je n'ai pas essayé d'être exhaustif, ni même fidèle. Je voulais m'approprier cette réalité sans être dans la révérence face à l'Histoire ou au mythe. Tordre le réel s'il le faut, inventer, piller, transformer si la fiction le nécessite, se laisser traverser par l'antique, faire résonner la vieille voix éraillée du tragique, la pulsion du vivant, le muscle et la sueur face aux larmes et à la défaite, c'est cela qui m'intéresse. Tout est là, déjà, dans *Onysos le furieux* et *Le Tigre bleu de l'Euphrate*. Mon rapport à l'Antiquité ou à l'Histoire n'a pas changé. Je n'ai jamais eu l'intention d'écrire des textes historiques.

Je ne me penche pas sur l'antiquité avec des yeux d'archéologue ou d'historien. C'est une matière vivante pour moi. Il ne s'agit pas d'un espace révolu, mort, d'un champ d'étude, mais d'un espace mythologique et fantasmagorique par lequel on doit se laisser traverser. Ce qui m'intéresse, c'est le jeu d'écho avec le monde dans lequel nous vivons. Faire entendre les écarts, les ressemblances, ce qui, dans l'homme, est immanent et ce qui s'est perdu. L'Antiquité, c'est le lieu de l'épopée et du tragique mais c'est un lieu que nous habitons, parce que nous sommes antiques.

Je suis heureux que ces deux textes soient republiés aujourd'hui et réunis en un même livre parce qu'ils esquissent la forme littéraire qui m'intéresse, dans laquelle je me sens bien et que j'ai envie de continuer à explorer, livre après livre. C'est un espace bâtard, le lieu d'intersection entre l'épique, le dramatique et le lyrique. J'ai écrit ces deux textes pour le théâtre et je ne reviens pas sur ce désir : ils sont faits pour la scène, pour être incarnés, joués. Mais en même temps, ce sont deux monologues, c'est-à-dire deux longs récits à la première personne du singulier, pas si éloignés, en ce sens, de certaines des nouvelles que j'ai pu écrire. Et la forme dans laquelle ils sont écrits, les vers libres, les rapproche de la poésie. Dès lors, on les définira comme on voudra : monologues théâtraux, poèmes épiques, récits lyriques, ils sont, je l'espère, tout cela à la fois. Au point d'intersection entre roman, théâtre et poésie.

Au fond, sur ce chemin d'écriture qui se dessine année après année, je ne cesse d'interroger le mariage paradoxal de l'écrit et de l'oral. Comment mettre du récit dans le théâtre ? Ou inversement, comment mettre de l'oralité dans les romans ? On le sait : l'écrit a tué la culture orale. Son avènement a marqué la disparition des aèdes, des conteurs. Et pourtant, il y a ce rêve pour l'écrivain que je suis de pouvoir donner au texte écrit un peu de la force, de l'énergie que possède seule l'oralité. Que les mots soient publiés, imprimés sur du papier, certes, lus dans le silence, oui, mais qu'ils vibrent de cette tension qui a à voir avec la présence et la dépense du corps.

J'écris pour la voix. Tout le temps. Qu'il s'agisse de romans, de nouvelles, de pièces, j'écris pour la voix haute, pour que mes mots soient dits, proférés et écoutés par une assemblée. Parce que je pense que la façon qu'ont alors les mots de se déployer, de prendre vie est unique et que ces moments créent un sentiment de partage intense, généreux et gratuit que je n'ai rencontré nulle part ailleurs. J'espère que les voix d'Onysos et d'Alexandre continueront à habiter les plateaux de théâtre, mais s'il pouvait se faire qu'elles résonnent également dans l'esprit du lecteur silencieux, alors c'est que j'aurai amené le lecteur à se faire lui-même théâtre.

L. G.,
février 2015.

ONYSOS LE FURIEUX

à Alexandra,
à Hubert Gignoux